

L'évasion

Par Belle d'Auray

**Cette nouvelle a reçu le Premier Prix du concours national de nouvelles
de Génération Mouvement**

Les hommes refluent devant les panzers allemands qui arrivent vers le petit pont.

- Mais mon lieutenant, où sont passés les Anglais?

- Ils se sont "repliés" sans prévenir. Cours. On va essayer de tenir le pont.

Le soldat le regarde ahuri :

- Avec des pistolets... contre des panzers?

Il court avec les autres. Le lieutenant reste en arrière dans l'espoir insensé de protéger ses hommes. Un obus éclate à côté de lui et le fait basculer par dessus le parapet du pont. Il est blessé à la jambe et se traîne sous l'arche en grimaçant.

À quelques dizaines de mètres de là les soldats se sont réfugiés dans un hangar en bois, un peu comme des enfants qui se cachent sous leur couverture parce qu'ils ont peur la nuit. Leur abri dérisoire est atteint par un obus. Il n'en reste rien. La lueur de l'explosion se reflète dans les yeux de Bernard avant qu'il ne s'évanouisse désespéré : tous ses hommes sont morts.

Le lieutenant se réveille, allongé sur un lit sommaire dans une grange de ferme. Une poule saute sur sa jambe et il pousse un cri de douleur en la balayant violemment d'un revers de main. Entrent un fermier, le visage fermé, et des soldats allemands.

-Vous, soldat français, prisonnier.

Le fermier détourne les yeux d'un air accablé.

Le camion l'emmène dans un hôpital allemand. Sa blessure à la jambe gauche est infectée. Après avoir évité l'amputation de justesse, la jambe du lieutenant commence à guérir et il se retrouve à jouer au croquet à cloche-pied avec d'autres blessés sur la pelouse de l'établissement.

Un matin nouveau déménagement dans un autres centre médical où ils crèvent de faim et le convalescent ayant réussi à trouver un oignon commence à le dévorer cru sous l'œil envieux d'un autre prisonnier. Bernard partage avec lui. L'officier s'appelle Alain. Ce sera à la vie à la mort.

De nouveau tous les prisonniers sont emmenés, en train cette fois. Blessure non encore totalement cicatrisée, Bernard arrive à l'oflag VI A en Westphalie. Quatre grands blocs, une cour - la Place Rouge -, quelques communs et tout autour, le barbelé classique surmonté tous les 100 mètres d'un mirador.

- J'ai déjà vu des trucs comme ça, ... des palombières. Mais ici les oiseaux, c'est nous! commente Alain, un brin désabusé.

Très vite Bernard ne fait que réfléchir au moyen de s'évader. Il fait le tour du camp pour rééduquer sa jambe en observant tout.

- Bon! Je ne suis pas Monte Cristo, ni Pierre Fresney dans la Grande Illusion... et la grande illusion ce serait de croire qu'on peut copier une évasion. Il va falloir faire preuve d'originalité.... et d'intuition.

À chaque instant Bernard ne pense qu'à ça et son esprit est en éveil constant. Il s'entraîne assidûment pour être prêt à fournir un gros effort pendant longtemps. En même temps il commence à apprendre l'allemand avec Alain avec qui il avait partagé son oignon.

- La philosophie de Hegel...

- Je me fous de la philosophie de Hegel. Je veux savoir dire "merde" et "un billet pour telle direction" avec un bon accent. Shise!

- Pour dire "merde" ton accent est très bon. Passons au reste.

- Je sais que s'évader seul, c'est mettre un max de chance de son côté, mais je n'en ai pas le courage. À deux on peut s'épauler. Alain, tu veux bien venir avec moi?

- Tu as effectivement l'air de mieux savoir ce que tu veux que les autres.

C'est une expérience à tenter, dit-il avec son flegme habituel.

C'est déjà septembre. Il va bientôt commencer à faire trop froid pour s'évader. On ne s'évade pas quand il y a un tapis de neige pour y mettre ses traces. Ça donne le temps de faire les autres préparatifs: vêtements civils, cartes, itinéraires, argent, boussole, etc. c'est ce à quoi s'attellent les deux prisonniers.

Ils lisent des journaux allemands, parlent avec les gardes, apprennent avec eux des blagues de garçons de bain, des expressions usuelles

populaires... Ils se proposent pour s'acquitter de tas de travaux durs, faire de la gym et des pompes matins et soir, et des exercices d'assouplissement.

Ils donnent des objets à vendre (chocolat, vêtements de laine, savons parfumés qu'ils reçoivent dans les colis que leur envoient leurs familles) et récupèrent des Marks. En février Bernard en a 17 soigneusement cachés: les billets sont enveloppés dans un plastique, puis glissés dans un tube de dentifrice à moitié vide; les pièces dans le gros bouchon évidé d'un pot de moutarde. Sans compter 1000 Francs - fixés par une punaise sous une latte de son lit - pour se débrouiller en France.... s'il y arrive!

Des hommes s'évadent mais sont très vite repris et ramenés au camp. C'est leur tenue qui avait attiré l'attention. Bernard est de plus en plus sûr qu'il ne faut pas se presser et rassembler tout le nécessaire. La réussite est dans la préparation de l'évasion.

Lui et Alain refont le monde, discutent politique, religion ou bons petits plats.... et finissent toujours par discuter de leur cavale, échafaudant des plans abracadabrants. Ils ont volé des couvertures pour se faire des costumes civils. Ils ont trouvé un lieu pour pouvoir coudre et cacher leur matériel. Une petite pièce dans les combles. ils s'installent dans leur PC. Ils y cachent tout leur matériel sous les lattes du plancher. Les têtes de clous, préalablement coupées sont remises en place et collées sur les lattes, et la poussière saupoudrée dessus après chaque séance de couture. Ils cousent, à petits points façon machine pour faire vrai, ils décalquent les cartes, ils apprennent par cœur les itinéraires.

- Tu sais à quoi on ressemble, Alain?
- Dis toujours.
- J'ai l'impression d'être une jeune fiancée assise aux pieds de sa mère en train de faire son trousseau en pensant à sa nuit de noce!
- Oui, mais nous on pense à notre évasion.
- C'est pareil. La nuit de notre évasion, ce sera une sacré nuit!

C'est l'hiver. La Place Rouge de l'Oflag est une place blanche. Les officiers français font des bonhommes de neige et des batailles de boules de neige homériques. Les Allemands regardent, l'air un peu supérieur et condescendant. De temps en temps ils ponctuent un joli coup d'un "Ach stimmt!"

Au cours d'une bataille, entre 2 boules, on propose à Bernard de s'évader avec Alain par un conduit de chauffage qui va à l'extérieur vers un immeuble en construction. Après discussion, Bernard et Alain décident de renoncer car ils ne sont pas prêts, les habits ne sont pas finis.

En plein milieu de la nuit, aboiements de chiens et d'Allemands, grand branle-bas, projecteurs. Tout le monde doit sortir pour un contre-appel... Dans les dix jours suivants, tous les évadés seront repris.

- Moralité: il ne faut jamais partir en groupe, ça se remarque trop et de l'intérieur et à l'extérieur.
- Et tous se sont fait repérer à cause de leur tenue une fois de plus. Mais je te jure que quand j'aurai fini de coudre ce maudit costume et que j'arrive en France, je m'achète une machine Singer grand luxe.

Bernard éclate de rire:

- Tu y prends goût, à la couture! C'est ton tailleur de Londres qui va pas être content si tu fais tes costumes toi-même.

Semaines après semaines, d'autres tentatives sont faites par d'autres prisonniers, mais elles se soldent toutes par des échecs. Tous les moyens ont été essayés, découverts et les mesures de surveillance sont de plus en plus strictes.

Leurs préparatifs sont enfin terminés et Bernard a un plan : la distribution des colis se fait dans une baraque qui a une porte donnant sur le camp et une porte donnant sur l'extérieur. Dans cette baraque, il suffit de se cacher au milieu des ballots avec tout l'attirail. Attendre la nuit et sortir. Alain est d'accord. Tout est prêt. Ils partiront dans 2 jours.

La veille de leur départ, un officier de Chasseurs vient demander à Bernard de l'aider à se cacher sous les ballots de carton de la baraque pour s'évader. Bernard l'aide et commente:

- J'ai l'impression désagréable d'être le type qui croit qu'il vient d'inventer la T.S.F. et qui découvre que son voisin a un poste depuis 6 mois!

L'évasion de l'officier réussit parfaitement et celui-là arrivera en France 15 jours plus tard. Il était bien préparé.

Un nouveau projet vient de germer dans la tête de Bernard : s'évader à partir de chez l'oculiste qui est en ville... Et deux autres prisonniers utilisent ce moyen 3 jours avant eux. Bernard commence à être désespéré. Il ne voit plus aucun moyen. Tous ces efforts pour rien ! Il est prêt à se faufiler dans la

voiture à ordure avec tous les désagréments que cela comporte. Mais il ne peut le faire que seul. Il en parle à Alain .

- OK. Pars seul. L'obsédé de l'évasion, celui qui a toutes les idées, c'est toi. J'ai suffisamment de flegme britannique pour attendre que cette putain de guerre se termine.

Le 17 mai, Bernard se réveille, fait sa gym dans les combles et jette un coup d'œil las vers la porte en fer où se trouve tout son équipement d'évasion. Il va dans la cour, se met en rang avec les autres et répond à l'appel de son nom.

- Ça fait le 578ème appel depuis que je suis là! Hé merde! Jusqu'à quand ça va durer?

Il fait sa ballade habituelle avec Alain, le long des barbelés. Ils discutent de la fidélité des femmes. Tout d'un coup le débit de Bernard se ralentit, il s'arrête de parler et regarde la voiture du commandant du camp qui arrive devant les cuisines et qu'un prisonnier commence à laver consciencieusement.

C'est une Torpédo décapotable à coussins de cuir rouge.

- Bon Dieu, la voiture... mais c'est ça !

Il plante là Alain ahuri et va demander au laveur de vérifier si la malle arrière est vide. Cette malle est accessible par l'intérieur de la voiture en basculant le dossier du siège arrière. Effectivement, elle ne contient qu'un cric, 2 démonte-pneus et une brosse en chiendent. Il dit au soldat de ne pas se presser et court vers les combles. Alain a déjà compris et commence à

rameuter quelques camarades destinés à camoufler l'installation de Bernard dans la voiture.

Le lieutenant s'habille en civil et met sa grande pèlerine militaire pour cacher le tout, vérifie le contenu du sac: sucre, chandail, boussole, sparadrap, ciseaux...

Il retourne près de la voiture. Ses amis se sont placés pour cacher la vue aux 3 miradors. Bernard hésite. Il n'ose pas ouvrir la porte. Il se retournent vers ses camarades qui le regardent angoissés.

- Vas-y. C'est les trucs les plus fous qui réussissent.

Bernard se lance, ouvre la portière, un camarade lui arrache sa pèlerine militaire, et il se retrouve lové dans la malle arrière, la tête dans les genoux.

- Hé bien, je n'ai pas fait des exercices d'assouplissement pour rien.

Il regarde sa montre. Il est 9:30. Il entend la voix d'Alain qui fredonne "Tout va très bien Madame la Marquise".

Le sous-officier allemand faisant office de chauffeur revient. Bernard entend le bruit de ses bottes sur le pavé.

- Fertig?

- Ya, ya. répond le soldat français.

Le chauffeur monte dans la voiture et démarre.

Bernard pense: 1ère barrière.... le sas...

- Jawolh, her Major.

L'homme s'installe à côté du chauffeur. C'est le nouveau commandant du camp. Il parle avec calme des nouvelles mesures qu'il vient de prendre

pour éviter les évasions. Il est très sûr de lui. Maintenant ces damnés Français ne pourront plus s'échapper.

Bernard, dans son réduit, entend la voiture s'arrêter. Les portières claquent. Ils sont maintenant dans une caserne. Il entend les ordres en allemand, le maniement d'armes. Bernard pense: *Moi qui trouvais que les ordres de mon adjudant corse étaient méchamment aboyés! C'étaient des vagissements de nouveau-né à côté de ça. Pas étonnant qu'il obéissent au doigt et à l'œil!*

Puis grand silence. Il est 13 heures.

Bernard rabat le dossier du siège, sort doucement en faisant des grimaces de douleur, il est complètement ankylosé, et jette un coup d'œil: il est bien dans une caserne. Il sort de la voiture, remet le dossier en place, ferme la porte avec autorité comme s'il était le propriétaire de la voiture. Il boutonne son imperméable jusqu'au col, place sa mulette sous le bras et va d'un pas assuré jusqu'à la porte principale. La sentinelle lui présente les armes. À gauche: il y a une rue qui croise à 100 m. Il marche calmement en serrant les mâchoires en se disant: *ne pas courir... ne pas courir... encore 10 m... encore 3 pas...*

Dès qu'il a tourné l'angle, il s'adosse au mur, la sueur dégouline sur son visage. Il a les jambes qui flageolent. Il respire profondément.

- Maintenant direction la gare.

Au camp les hommes se rassemblent pour l'appel de la mi-journée. Alain étant au premier rang, ne peut répondre mais il a chargé quelqu'un de

répondre « présent » pour Bernard. Les rangs se défont, les hommes s'informent, se tapent dans le dos, joyeux.

- Dans la voiture du Commandant! Faut le faire quand même.

- Et le pire c'est qu'il est bien capable de réussir.

Bernard approche de la gare. Il voit qu'il y a un train pour Ham bientôt. Il va vers l'employé et demande:

- Ein dritter Ham (une 3ème pour Ham)

Il passe sur le quai avec le bruit de son cœur dans les oreilles.

Arrivée à Ham. Tout le monde descend. La femme qui marche devant Bernard s'arrête brusquement et Bernard lui marche sur le talon. Elle se retourne furieuse, regarde son bas qui est filé, et commence à l'injurier de belle manière.

- Ho, sorry

Il se rend compte immédiatement de sa gaffe. La femme reste interdite, bouche grande ouverte, et Bernard file se perdre dans la foule. Il est décomposé. Il court vers le guichet et demande un billet pour Cologne. Nouveau train. Le lieutenant, après avoir récupéré de sa peur, prend de plus en plus d'assurance. Il devient allemand. Il passe, s'excuse "gestatten sie", fait un signe de la tête un peu raide, tend son billet au contrôleur d'un air dégagé.

Au camp, c'est l'appel du soir. Dans l'euphorie, 2 gars répondent présent pour Bernard. Les Allemands gueulent, refond l'appel encore une fois, un seul répond, ils comptent les prisonniers qui se déplacent légèrement.

Visiblement les Allemands sont inquiets mais ne font rien.

Bernard sort de la gare, prend sa boussole, et s'enfonce dans la nuit en marchant sur la route vers la frontière. Puis au bout de quelques kilomètres, dans la campagne, sous les étoiles, il s'assoit sur la mousse et contemple le spectacle.

- Mon Dieu, que c'est beau la liberté!

Le lendemain matin, Bernard se restaure d'un morceau de saucisson, un biscuit et un peu de sucre.

- Bon. Plus question de dormir. Il faut absolument que je passe la frontière la nuit prochaine.

C'est dimanche. On entend les cloches sonner. Il fait beau.

Il arrive à la rivière qui descend vers l'ouest, il évite les chemins, le paysage devient sauvage. Il s'arrête un moment sur un épais tapis de mousse, boit dans un petit ruisselet qui se perd dans l'herbe, s'allonge, regarde le ciel qui se déchire et qui devient bleu. Un petit chat sort d'un buisson et miaule, un peu inquiet. Bernard lui donne un peu de saucisson. Le chat ronronne. Pur moment de bonheur. Il parle au chat, lui explique qu'il doit se raser pour ne pas avoir l'air patibulaire, lui demande s'il est beau, lui donne l'étrene de sa barbe. Puis il s'assoit, fume une pipe sans bouger. Un cerf sort

du bois et va vers le ruisseau. Un miou du chaton lui fait tourner la tête. Il aperçoit l'homme étendu et s'enfuit dans un grand bruit de branches cassées.

- Après ça, si je suis repris, je tiendrai le coup jusqu'à la fin!

Le lendemain matin, les Français sont en train de s'aligner pour l'appel. Au nom de Bernard, 8 personnes répondent. C'est la pagaille. Comptage minutieux. Le sous-officier qui fait l'appel va rendre compte à la Kommandanture, pas fier, sous les rires des Français. Grand branle-bas. Le Major qui a si aimablement transporté Bernard arrive au camp, botté, monoclé, un petit poignard lui battant la cuisse, très Prussien. L'officier lui fait son rapport.

- La nuit a été calme. Les chiens n'ont pas aboyé. Tout a été contrôlé, vérifié, toutes les personnes aussi, pas de traces. Il n'a pas pu sortir, c'est impossible. Il n'a pas pu s'évanouir comme une fumée.

- Il se croit malin. Cette idée je l'ai eu il y a 25 ans. Il toise les officiers qui visiblement ne comprennent pas. C'est évident: il s'est caché. Quand j'étais prisonnier en France pendant la dernière guerre, c'est ce que j'ai fait pour attendre une bonne occasion. Je m'étais caché dans la cave sous un tas de pomme de terre. Mais ces cochons de Français m'avaient trouvé. Cherchez-le. Il est ici ! Donnerwetter !

Une compagnie s'escrime, baïonnette au canon sur les tas de rutabagas dans les caves. D'autres vont dans le dortoir avec des chiens pour leur faire sentir la paille de l'évadé. Les Français ont un léger sourire. À la place où couchait Bernard, c'est le vide. Plus rien sur les étagères, pas un

objet de toilette, plus de jeu d'échec, pipe, tabac... Ses amis ont fait le ménage! Il ne reste que la paillasse sans une couverture et, punaisé au mur, une photographie du Baiser de Rodin. Les chiens refusent même de coopérer et pour cause. L'un d'eux finit par accepter de s'approcher de la paillasse pour être pris d'éternuement frénétiques: elle est saupoudrée de poivre. Le second chien avec un mépris total, s'approche du châlit et lève la patte. Hilarité générale. L'Allemand est effaré:

- Mais alors, il a tout emporté?

Alain lui répond, goguenard :

- Oui. Même sa guitare! Ses chansons vont nous manquer le soir.

Bernard reprend son chemin, toute la nuit, toute la journée du lendemain. Il se repose un peu, repart, se perd, retrouve les routes, repère les villages de son itinéraire, et pense avoir passé la frontière. Il soupire de soulagement. Mais soudain, au tournant, il voit la barrière et les Allemands. Il s'est trompé. Il se jette dans les halliers qui bordent la route. Il entend des exclamations en allemand, des aboiements. Il court comme un dératé. Il escalade un coteau abrupte et file à travers bois, cherche frénétiquement le sac de poivre qu'il a emporté et le sème derrière lui, poursuit son chemin jusqu'à épuisement. Il se prend le pied dans une branche à terre et s'étale de tout son long. Il reste immobile.

C'est le silence. Il n'entend plus les chiens. Il lève les yeux et voit cloué sur un arbre devant lui un panneau: "Défense de fumer à cause des Incendies". Il éclate de rire, un rire proche des larmes. Il ouvre sa musette et

en sort pipe et tabac. Il se cale sur le tronc, juste en dessous de la pancarte et commence à fumer voluptueusement.

Bernard, après quelques péripéties, finit par atterrir en zone libre et à rejoindre Marseille d'où il va s'embarquer pour l'Afrique du Nord. Pour lui, la guerre va continuer. En flânant dans la ville il tombe sur un de ses anciens camarade du camp, libéré pour cause de maladie.

- Si tu avais vu la tête du Major ! Plus le temps passait, plus on jubilait et plus il se renfrognait. Personne lui a dit. Tu étais l'énigme !
- Brave homme, il faut que je le remercie, dit Bernard avec un grand sourire.

Quelques jours plus tard, le major recevait une carte postale de France. Après l'avoir lue, il convoqua Alain et sans un mot la lui tendit.

« Le lieutenant Bernard de Lafaurie. remercie très vivement le Major Von Aldermann d'avoir si aimablement mis le coffre de sa voiture à sa disposition pour le conduire à la gare. »

- Sacré bonhomme, votre ami!

Alain le regarda.

Après une seconde d'indécision, les deux hommes éclatèrent d'un énorme fou rire qui retentit à travers tout le camp.

Bernard de Lafaurie fut le dernier évadé de l'Oflag VI A.

Moulinsart
Hocquigny, le 1 février 2016